

L'œil bleu de Labanoff s'éclaira.

—Non, dit-il, non, je ne suis pas nihiliste. Le néant est absurde ; mais la liberté est une belle chose !

Puis il s'arrêta comme s'il craignait déjà d'en avoir trop dit.

—Adieu, mon cher Menko !

Le Hongrois le retint en lui disant à son tour avec un tremblement dans la voix :

—Eh ! bien, Labanoff, vous venez me trouver tout justement à une heure décisive de ma vie... Je suis en train, tel que vous voyez, de combiner une grande folie... comme vous... Différente de la vôtre, sans doute... Et d'ailleurs je n'ai pas le droit de dire que vous allez, vous, commettre quelque folie...

—Non, dit froidement le Russe très pâle et souriant toujours, non, ce n'est pas une folie !

—Mais c'est un danger ? demanda Menko.

Labanoff ne répondit pas.

—Je ne sais pas non plus, dit Michel, comment finira l'aventure où je m'engage... Mais, puisque le hasard nous met, aujourd'hui, face à face...

—Ce n'est pas le hasard, c'est ma volonté ferme de vous avoir revu avant de partir.

—Je sais que vous m'estimez. C'est pourquoi je vous demande de me dire franchement où vous trouverez dans un mois...

—Dans un mois ! dit Labanoff.

—Donnez-moi l'itinéraire que vous comptez suivre. Allez-vous vous fixer à Pétersbourg ?

—Pas tout de suite, répondit le Russe lentement, le regard fixé sur celui de Menko. Dans un mois, je serai encore à Varsovie... A Pétersbourg, un mois après...

—Soit, je vous demande simplement de me faire savoir, d'une façon quelconque, où vous serez.

—Pourquoi ?

—Parce que je voudrais pouvoir vous rejoindre.

—Vous ?

—Une fantaisie ! fit Menko essayant de rire. Je m'ennuie dans la vie, vous le savez. Je la trouve absurde. Si on ne l'éperonnait point comme un vieux cheval poussif elle vous trainerait naïvement dans les mêmes ornières quotidiennes. Je ne sais pas, je ne vex pas savoir ce que vous allez faire en Russie et ce que signifie cet adieu définitif dont vous me parlez tout à l'heure... Je devine donc simplement qu'avec vous il y a quelque aventure à courir et il est impossible que je vous en demande ma part...

—A quoi bon ? dit froidement Labanoff. Vous n'êtes pas Russe.

Menko sourit et posant les mains sur les maigres épaules du jeune homme :

—Voilà un mot qui révèle bien des choses, fit-il. Et s'il vous avait échappé devant un policier !...

—Oh ! répondit Labanoff avec une voix chantante d'une fermeté douce, implacable, devant n'importe qui je ne dis que ce qu'il me plaît de dire, mais je sais que je parle au comte Menko.

—Et le comte Menko sera enchanté, mon cher Labanoff, si vous lui dites où, en Pologne ou en Russie, il doit aller, bientôt, en personne, prendre de vos nouvelles. Ne craignez rien : ni là-bas ni ici je ne vous questionnerai. Mais j'ai la curiosité de savoir ce que vous allez devenir et vous savez que j'ai assez d'amitié pour m'en inquiéter. Ajoutez à cela que la passion des voyages me talonne et que Paris ou Londres, le monde enfin, m'ennuie, m'ennuie...

Le fait est qu'il est sot, égoïste et lâche, dit Labanoff dont maintenant la voix vibrait.

Il tendit encore à Menko sa main nerveuse, brûlante de fièvre comme ses yeux bleus.

—Adieu, dit-il.

—Non... non... au revoir !

—Eh bien, soit, au revoir ! dit Labanoff. Je vous ferai savoir ce que je deviens.

—Et où vous serez ?

—Et où je serai.

—Et ne vous étonnez pas si je vous rejoins, quelque beau matin !

—Je ne m'étonne de rien, fit le Russe... de rien.

Et dans ce mot *rien* il y avait une expression profonde de dégoût de la vie et d'âpre mépris de la mort.

Menko, dans un élan, entourra de ses bras ce jeune homme maigre, figure de soldat émacié comme celle d'un ascète, et, le dernier adieu donné à ce fanatique partant pour quelque tragique aventure, le Hongrois se retrouva plus sombre, plus navré et plus troublé dans sa solitude où le passage de Labanoff lui semblait maintenant quelque chose comme une douteuse apparition.

Il retombait, à présent, dans sa fièvre, dans sa soif de voir finir enfin la plus anxieuse des journées de sa vie.

Une journée chaude, avec des menaces d'orage vers le soir. Après le dîner, à la nuit, Michel monta dans le coupé que conduisait le cocher, jetant des vêtements derrière le siège, avec des couvertures rayées.

Le cheval piaffait dans la rue d'Aumale, allait par les rues grimpantes, la rue Pigalle, la rue Douai, jusqu'au rond-point de la place Clichy conduisant à Asnières ; et, ses deux lanternes à biseaux jetant leurs feux clairs dans l'obscurité de la route, le coupé suivait le chemin de Maisons, traversant la plaine, longeant des champs de blé et des vignes, avec la silhouette énorme du mont Valérien à sa gauche et, — se découpant en noir à l'horizon, sur le ciel pur, troué d'étoiles, — la longue ligne des coteaux dentelés de lignes d'arbres, l'aqueduc de Marly, les bois, les villas, les petits villages endormis au bas ou étagés sur la côte, plongés tous dans une ombre mystérieuse et pleine d'une brume chaude.

Par la portière Michel regardait tout cela inconsciemment tandis que *Triby* trottait.

Il songeait à ce qu'il voulait tenter, à l'aventure vers laquelle il allait, follement. Oui, follement. Il l'avait avoué tout à l'heure à Labanoff. Mais qui sait ?... N'avait-il pas dit à Marsa : *A demain !* Elle aurait peut-être réfléchi. Peut-être aurait-elle peur de ses menaces. Elle l'attendait comme à Pau, dans ces heures qu'il voulait revivre, elle l'avait attendu lui se glissant avec des frémissements vers cette ignorante et cette croyante. Quel rêve ! Retrouver ce sourire, doux sourire, ce sourire d'enfant, plus divin encore avec sa muerie dans ce visage sévère, sourire qu'accompagnait un petit mouvement de tête capricieux qui répondait à toutes les protestations, aux admirations, avec des étournements d'yeux souriants : « Vrai ? vous me trouvez aussi jolie que cela ? Vous m'aimez ? »

Il la revoyait, l'entendait toujours. Il lui semblait que ce pâle visage de la Tzigane, avec son nez busqué, sa lèvre supérieure charnue et relevée par un pli délicieux, devenait plus pâle encore, ses paupières soudain abaissées sous les caresses, comme autrefois. Et les anéantisements glacés de Marsa devenant froide comme une morte, avec une expression ineffable, muette et profonde ! Il sentait, à ces souvenirs, comme un souffle lui hérissier les cheveux. Il eût voulu qu'il fût minuit déjà, et que sa main poussât la porte où il la voyait debout, par la pensée.

Il reconnaissait fort bien ce grand parc de Maisons-Laffitte, où l'on est si libre et si caché, dans l'immense Colonie laissant chacun vivre comme blotti dans son nid d'arbre, loin des regards. La maison du prince Tchéteroff donnait d'un côté sur les terrains presque vagues où l'on a tracé le champ des courses, de l'autre s'étendait, avec les écuries et les communs, vers la forêt, le mur de l'avenue Laffitte bornant les jardins. Face au logis, au fond de haies vives, des murs bas, sur-

montés de grilles ouvragées, laissaient à la villa, par les larges trouées des maronniers, des chênes et des trembles, la libre vue des coteaux de Corneilles.

En débouchant du pont de Sartrouville, Michel fit longer au coupé le chemin bordé de haies qu'une prairie sépare de la Seine. C'était en même temps contourner l'ancien parc du château. Il s'avança dans la clarté grise de la nuit, jusqu'à l'angle de l'avenue Corneille, prise d'un massif qui découpait sur la pénombre son arche nettement tracée, taillant sur l'horizon, comme avec un couteau courbe, un pan du ciel tout plein d'étoiles.

—Vous vous arrêterez là, Pierre, dit le jeune homme en descendant de son coupé, et vous ne bougerez que je ne sois revenu !

Michel s'éloigna.

Il gagna, dans l'ombre des logis endormis, des fenêtres éteintes, des allées enveloppées de mystères, la grande percée rectiligne qui, de la station, coupant le parc en deux, va jusqu'au mur de la forêt.

Il lui semblait qu'il était encore à Pau, dans ces heures d'enivrement où Marsa ignorant tout l'attendait. Il avait l'illusion de reconnaître ces arbres, ces chemins, cette terre comme si chacun de ses pas, autrefois, y eût marqué une chère ivresse ! L'odeur pénétrante et comme tiède des sureaux le guidait dans cette nuit. L'allée qu'il cherchait, descendait entre deux haies vives que surmontaient des arbres hauts, épais, se rejoignant en voûte qui, dans le jour, faisait tomber sur le sentier une ombre fraîche, et maintenant formait un trou profond, d'un noir de tunnel.

A travers les herbes vivaces, les arbres et les ronces, en écartant les branches d'accacias dont les feuilles pleuvaient sous le vent, et les ombrelles des sureaux, Michel, arriva à un mur élevé, un vieux mur, aux pierres blanches par-dessus lequel sautaient, comme une épaisse nappes d'eau verte les brindilles du lierre froid traînant à demi comme une étoffe effrangée.

Des frissons d'arbres, des bruits de vent dans les pins et les chênes, des murmures des feuilles s'écoquées faisaient derrière ce mur courlé de joubarbe et de mousses, et qui n'apparaissait maintenant que comme un long trait noir régulier, un large lavis à l'encre de Chine, passer un grand mugissement sourd, profond et inquiétant comme les vagues sous l'orage.

Et là, au bout de l'étroit sentier, à demi caché par le lierre, voilà bien la petite porte s'ouvrant dans le mur !

Cette porte Michel Menko la revoyait par la pensée, peinte vert, avec sa serrure rouillée, et il lui fallait maintenant la chercher à tâtons, dans l'ombre humide ; il sentait la couleur s'écailler, tomber avec un petit bruit de feuilles sèches, quand il appuyait dessus.

Puis, au moment de glisser dans la serrure la clef, cette clef qui, dans ses doigts chauds de fièvre, brûlait ! il s'arrêta.

Marsa l'attendait-elle ? N'allait-elle point appeler, le chasser, le traiter comme un voleur de nuit ?

—Et si la serrure était changée ?

Il regardait la muraille noire.

(A suivre.)

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.